

OMBRES PORTEES **préface de Aymeric Leroy**

Le Triton : quatre années d'aventure...

Il y a quatre ans, une équipe de passionnés fondait le Triton avec la volonté d'offrir aux musiciens un lieu dont la qualité de l'accueil et la performance technique permettent de conjuguer création, diffusion, enregistrement "live" et production phonographique, et aux mélomanes une salle de spectacles où ils ne soient plus seulement consommateurs mais convaincus de participer activement, par leur écoute et leur énergie, à l'œuvre qui s'élabore sous leurs yeux.

Pour cela, le Triton s'est doté de moyens techniques à la hauteur de ses ambitions : vaste espace scénique, équipements de sonorisation et d'éclairage de grande qualité, studio d'enregistrement numérique, décoration sobre et chaude, accueil confortable et convivial...

Sa programmation se veut ouverte à toutes les formes de musiques actuelles, et notamment à celles que les spécificités de l'enregistrement live — prise de risques, spontanéité, convivialité — enrichissent particulièrement. Tourné en priorité vers le jazz et les musiques improvisées, mais aussi vers le rock et les musiques progressives, les couleurs exotiques ou la chanson créative, le Triton a déjà accueilli certains des représentants les plus prestigieux et innovants de ces divers courants.

Ceux-ci ont pu s'y exprimer dans le cadre de festivals — Bleu Triton (jazz) en décembre, Les Enchanteuses (voix féminines) en avril et Les Tritonales (musiques progressives) en juin — de résidences, comme celle, particulièrement iconoclaste, de la ZAM (Zone d'Activité Musicale), ou encore de projets mariant différentes disciplines artistiques, comme le cycle Dodécadanse alliant musique improvisée et danse contemporaine.

Fondateur et principal animateur du Triton, Jean Pierre Vivante revient dans l'entretien qui suit sur les principales étapes de la genèse d'un lieu désormais bien installé dans le paysage culturel francilien ainsi que dans les habitudes de nombreux mélomanes, mais dont le droit à exister n'aura été acquis, comme il nous l'explique, qu'au terme d'un combat long et acharné.

Désormais, c'est à un autre défi, pas forcément plus facile à relever, que l'équipe doit faire face : celui de la gestion, au quotidien et sur le long terme, d'une salle de spectacles dans un contexte économique et politique complexe et souvent hostile.

... entretien avec Jean Pierre Vivante

AL Pendant quinze ans, les locaux actuels du Triton ont été le siège d'une imprimerie dont vous étiez déjà les responsables. Dans quelles circonstances celle-ci a-t-elle cessé ses activités ?

JPV Cela s'est fait en plusieurs étapes. Au départ, notre intention, avec mon frère et associé Jacques, était de revendre l'entreprise tout en restant propriétaires des locaux : le loyer était assez important à l'époque pour nous permettre, à peu de choses près, de vivre de nos rentes. Quant à l'argent de la vente, nous comptions le réinvestir dans un nouveau projet, en l'occurrence un établissement culturel à Avignon. Hélas, les choses ne se sont pas passées comme prévu ! D'une part, nous avons revendu l'imprimerie beaucoup moins cher que nous l'espérions, et elle a fait faillite un an plus tard, nous privant du loyer espéré... D'autre part, le projet avignonnais a avorté à la dernière minute.

AL En quoi devait-il consister ?

JPV Pour résumer, il s'agissait d'une réponse à la problématique du festival off à Avignon. Nous voulions ouvrir un établissement culturel de six salles qui, situé juste à l'extérieur des Remparts, devait permettre aux compagnies de bénéficier de meilleures conditions techniques et de logement, avec moins de rotation, sans pour autant casser l'économie du festival et le marché immobilier. C'était un énorme projet, autour duquel nous avons réussi à fédérer beaucoup de monde. Du point de vue financier, nous devions créer une société d'économie mixte avec la Ville, le reste de l'argent étant apporté par la Caisse des Dépôts et Consignations, la DRAC, l'Europe, la Région et le Département... Pendant un an, j'ai enchaîné les réunions et entrevues avec tous les interlocuteurs locaux, de Bernard Faivre d'Arcier ou Alain Léonard aux responsables des services culturels et techniques de la ville. Hélas, au moment où je devais enfin présenter le projet finalisé aux élus, la ville d'Avignon, en proie à de graves difficultés financières, s'est retrouvée placée sous tutelle préfectorale. La politique culturelle municipale a été largement revue à la baisse avec, entre autres, la revente à la région du théâtre municipal, qui est devenu théâtre régional... Bref, il était hors de question, à ce moment-là, qu'un projet comme le nôtre soit mis en œuvre...

AL Peut-on voir dans ce projet avorté une préfiguration de l'actuel Triton ?

JPV D'une certaine manière oui, car la problématique festivalière n'en était que l'un des volets. En effet, en dehors de la période estivale, le lieu devait évidemment changer de vocation. Selon nos calculs, les locations estivales devaient permettre, à peu de chose près, de couvrir les frais annuels de fonctionnement et d'entretien. Le reste du temps, le bâtiment devait se transformer en lieu de multi-résidence, théâtrale mais aussi musicale, les six salles de spectacle devenant des salles de répétition ou des studios d'enregistrement, et les loges — vingt-quatre au total — servant d'hébergements pour les artistes. Par certains aspects, on peut sans doute voir là une sorte d'ébauche de ce que nous faisons aujourd'hui au Triton, mais en réalité il n'y a pas eu de lien direct entre les deux.

AL Quittons Avignon et revenons aux Lilas. Comment expliquer l'échec si rapide des repreneurs de l'imprimerie, et comment s'est passé le démantèlement de celle-ci ?

JPV Cette période a été assez chaotique et douloureuse. L'équipe de rachat de l'entreprise nous a imposé d'en rester gestionnaires pendant une période transitoire. Cela n'a pas empêché son déclin rapide. Pour résumer, les imprimeries sont des entreprises extrêmement fragiles : il suffit qu'on lève le pied pendant deux ou trois mois, ou qu'il y ait un changement de direction comme dans notre cas, pour accumuler des pertes considérables. De plus, le rapport avec les clients y est très personnalisé : ils veulent parler au patron et à personne d'autre, et si le patron change, ils n'hésitent pas à s'adresser ailleurs. C'est ce qui s'est produit. Au moment où nous avons vendu l'imprimerie, elle était en moins bonne santé qu'avant, mais elle n'était pas morte pour autant. Disons que ce fut le coup de grâce...

Résultat : du jour au lendemain ou presque, après avoir vendu aux enchères le matériel et opéré une déconstruction méthodique de l'entreprise, nous nous sommes retrouvés dans d'immenses locaux vides, alors que pendant une quinzaine d'années, l'imprimerie avait été une sorte de fourmilière archi-structurée employant des dizaines de personnes... À l'exception d'une centaine de mètres carrés occupés par l'entreprise de photogravure montée par quelques ex-employés, il n'y avait plus personne...

AL C'est alors qu'est née l'idée de transformer cet espace inutilisé en salle de spectacles...

JPV Pas immédiatement. Il y a eu d'abord une phase de transition. Jacques s'occupait, en parallèle et depuis une dizaine d'années déjà, d'une affaire de logiciels informatiques (c'est d'ailleurs toujours le cas). Après l'arrêt de l'imprimerie, nous l'avons réorientée vers le conseil en entreprise, et je me suis reconverti dans cette activité pendant environ un an. L'expérience, c'est le moins que l'on puisse dire, n'a pas été concluante pour moi. J'ai découvert que je n'étais pas fait pour ça : je n'ai pas envie de conseiller les gens, mais plutôt de prendre le manche et faire les choses moi-même ! Bref, au bout d'un an, j'ai décidé de jeter l'éponge.

C'est à ce moment qu'est intervenue une coïncidence troublante. Jacques m'avait offert quelques mois auparavant une carte-son, afin que je me remette à faire de la musique sur mon ordinateur. Ça ne s'est pas avéré très productif, mais ça m'a quand même donné envie de renouer avec la musique. C'est pour cela que j'ai été particulièrement réceptif lorsque est intervenu un épisode fondateur.

Un beau jour débarque dans nos bureaux Michel Robin, que je ne connaissais que de loin : il travaillait dans une menuiserie sous-traitante de l'imprimerie, j'avais donc affaire à lui de temps en temps. Il était par ailleurs musicien amateur — contrebassiste — et avait une petite expérience d'ingénieur du son. Un jour, il me dit : « J'ai rêvé qu'on montait ensemble un studio d'enregistrement ! ». Or, s'il connaissait nos antécédents de musiciens, il n'était pas du tout au courant de l'histoire d'Avignon. C'était donc une coïncidence, mais je l'ai saisie au vol ! Plus tard, c'est lui qui a eu l'idée du nom "Triton", en souvenir d'une conversation que nous avons eue sur les musiques médiévales — le triton est un accord dissonant, jugé "diabolique" par l'Inquisition. C'est aussi Michel Robin qui a dessiné le logo de la salle.

AL A l'époque, on est encore loin du Triton : vous parlez d'un studio d'enregistrement, mais pas encore d'une salle de concerts...

JPV Au départ, notre ambition était assez modeste. Voyant ces locaux immenses laissés à l'abandon, je me suis dit assez égoïstement : « Il a raison, pourquoi ne pas aménager un petit studio d'enregistrement ? Faisons quelques travaux d'insonorisation, installons deux ou trois machines, et on pourra jouer de la musique, enregistrer... » Ce n'est qu'au fil du temps que l'idée d'aménager une salle plus grande, permettant d'accueillir du public, est née. Il faut dire que Robin et moi avons été aussitôt rejoints par ce qui est devenu l'équipe originelle du Triton : mon frère Jacques, bien sûr, dans l'heure qui a suivi ou presque, ma femme Anna, mon ami d'enfance Bala, le seul musicien que je fréquentais à l'époque, et un ami de Robin, François Jeanpierre, avec qui il faisait de la musique en dilettante. Tous se sont portés volontaires pour mettre la main à la pâte.

Mais il demeurait un obstacle, que nous pensions anecdotique : puisque notre projet impliquait ce que l'on appelle une modification de destination du bâtiment, il fallait déposer une demande de permis de construire. Il ne s'agissait a priori que d'une formalité. Or ce fut le début de près de trois ans d'une guerre absolument insensée avec le maire de l'époque – puisque c'est bel et bien le mot de guerre qui convient.

AL A quelle occasion s'est manifestée pour la première fois son hostilité à l'égard de votre projet ?

JPV Ce qu'il faut préciser, c'est que j'entretenais jusque-là des relations plutôt courtoises avec Jean-Jack Salles, étant donné que l'imprimerie était le troisième plus gros payeur de taxe professionnelle de la commune, après l'émetteur de Romainville et le dépôt R.A.T.P. C'est pourquoi je n'ai pas hésité à solliciter un rendez-vous avec lui pour lui présenter notre projet. Du reste, il m'a laissé entendre au terme de notre entrevue que nous avions sa "bénédiction" — c'est le terme exact qu'il a employé. Mais j'aurais dû prêter plus attention à la seconde partie de sa phrase, où il insistait sur la nécessité de respecter les normes de sécurité et d'accès, notamment en termes de places de parking...

AL Ces places qui vont bientôt vous causer bien des problèmes...

JPV C'est le moins que l'on puisse dire ! Pourtant, j'avais pris soin dès le départ de m'assurer la collaboration d'un architecte que je connaissais de longue date, par ailleurs chargé de la sécurité à la préfecture de Bobigny, et de commander à un bureau d'études spécialisé, qui travaillait aussi pour la municipalité, une étude d'impact sur le stationnement. Celle-ci a conclu qu'il y avait largement assez de places aux alentours pour accueillir les véhicules aux heures des concerts. Cette conclusion était fondée sur le principe dit des "droits acquis", qui dans ce cas précis impliquait que le nombre de stationnements nécessaires soit égal à la différence entre les besoins liés respectivement à la nouvelle et à l'ancienne activité. Or, vu que l'imprimerie avait employé jusqu'à soixante-quinze personnes à la grande époque, ce différentiel était en notre faveur ! Bref, en théorie nous n'étions pas tenus d'acquérir des places supplémentaires...

AL Le maire ne l'a pourtant pas entendu de cette oreille.

JPV En effet, contre toute attente notre permis de construire a été refusé, et ce malgré l'aval de la D.D.E. ! Quand j'ai demandé à Jean-Jack Salles de m'expliquer les raisons de son refus, sa seule réponse a été de traiter les gens de la D.D.E. de divers noms d'oiseaux... En pratique, il s'arrogeait les pleins pouvoirs en matière d'urbanisme, faisant fi des règles en vigueur, et en particulier du principe des droits acquis qui régissait jusque-là l'instruction des demandes de permis de construire... Ce petit traitement de faveur qu'il nous a accordé a, bien sûr, fait jurisprudence par la suite.

AL Comment expliquer cette malveillance de sa part ?

JPV J'en suis hélas réduit à formuler des hypothèses, le maire lui-même ne nous ayant jamais révélé le fond de sa pensée. Pour ma part, je pense qu'il voyait dans notre projet une possible concurrence pour le Théâtre du Garde-Chasse, qui était en quelque sorte son bébé. Salles avait longtemps été élu au Conseil régional, où il avait réussi, en dépit de son incompétence notoire en la matière, à se faire nommer vice-président chargé de la Culture. Une position dont il s'est servi pour financer la réhabilitation de l'ancienne salle des fêtes des Lilas, qu'il a donc transformée en un luxueux Théâtre municipal, avec gradins télescopiques et plafond peint digne de Léonard de Vinci... Ce théâtre s'est un peu démocratisé depuis, mais à l'origine c'était une sorte de club pour les notables et les petits-bourgeois lilasiens. Doté par ailleurs, il va sans dire, de moyens sans commune mesure avec les nôtres ! L'idée qu'il puisse voir en nous des concurrents potentiels était tellement surréaliste qu'elle ne nous a pas effleurés. Ce fut du reste sa grande erreur : il aurait pu fermer les yeux sur ce projet, ou au contraire tenter de le reprendre à son compte ; au lieu de cela, il a choisi de nous combattre et, ce faisant, de nous donner plus d'importance que nous n'en avons. En nous obligeant par ailleurs à structurer un projet qui, au départ, était tout sauf ficelé — et, au final, à le renforcer. Bref, il nous a fait malgré lui un beau cadeau !

AL Vous n'avez pas pris la chose de manière aussi philosophique sur le moment...

JPV Bien sûr. D'ailleurs, nous avons aussitôt déposé un recours auprès du tribunal administratif. Ce refus était à nos yeux une énorme injustice, à laquelle nous nous devons de riposter ! Mais en attendant que la procédure aboutisse, il fallait bien avancer... Pensant que l'obtention du permis ne serait qu'une formalité, nous avons commencé les travaux. Nous avons été obligés de les poursuivre dans la semi-clandestinité... tout en constituant un second dossier, après nous être mis en quête des places de parking supplémentaires exigées par le maire. Ce qui n'a pas été simple, car certains propriétaires, avec lesquels nous avons signé des compromis de vente, se sont mystérieusement désistés du jour au lendemain, nous laissant entendre à mots couverts qu'on leur avait "déconseillé" de traiter avec nous. D'autres places ont même été préemptées par la Mairie — du jamais vu ! Si ce n'était pas un complot contre le Triton, ça commençait à y ressembler franchement...

AL Quelle fut la réponse du maire à cette seconde demande ?

JPV Un second refus ! Là encore fondé sur une argumentation fallacieuse, une sombre histoire de stationnements qui auraient empêché l'évacuation du public conformément aux normes de sécurité, alors que les emplacements en question étaient destinés, comme précisé dans un avenant annexé au permis, à des employés s'engageant à les laisser libres chaque soir après 19h...

AL La volonté de nuire étant désormais manifeste, c'est à ce moment que votre contre-attaque se met vraiment en place...

JPV En effet. J'avais confié nos difficultés au député de notre circonscription, Bertrand Kern, à qui Jean-Jack Salles avait refusé une permanence à la mairie, ce qui était pourtant prévu par la loi... Il m'a conseillé de rencontrer Daniel Guiraud, conseiller municipal P.S. et chef de file encore très virtuel d'une opposition municipale quasi inexistante à l'époque, mais qui cherchait déjà les moyens de fédérer des gens autour de lui. Parmi les personnes qu'il avait rencontrées se trouvait Pascale Solignac, fondatrice d'une association, le Mille-Pattes, qui militait pour l'ouverture d'un espace vert aux Lilas, — un espace en cours d'acquisition foncière que le maire ne voulait pas ouvrir au public avant d'avoir acquis l'ensemble des parcelles. En attendant, c'était une espèce de terrain vague dont les militants du Mille-Pattes réclamaient qu'il soit accessible sur-le-champ. Pour cela, ils organisaient des "opérations commando", des pique-niques sauvages le dimanche. Tout ça avait un côté anecdotique, mais mine de rien c'étaient les premiers soubresauts d'une résistance, après des années de loi du silence. Eux d'un côté, nous de l'autre, nous étions les premiers à refuser de "fermer notre gueule." Bref, nous avons pris contact, nous nous sommes rendus à une première réunion de leur association, et nous avons commencé à nous fréquenter régulièrement.

AL Ensemble, vous allez créer la Fédération d'Initiatives Lilasiennes, plus connue sous le sigle F.I.L.

JPV Oui. C'est après avoir assisté ensemble à un Conseil municipal que cette idée est née. Nous en étions sortis offusqués. Il y avait en tout et pour tout six places assises au balcon pour le public ! Puis, pendant toute la durée du Conseil, le maire avait été odieux, se permettant des remarques personnelles déplacées, levant la séance parce que j'avais osé prendre la parole depuis le balcon... Bref, un exemple éloquent de sa conception de la "démocratie" municipale... Pascale et moi avons alors écrit une lettre ouverte, qui a été signée par sept ou huit personnes et distribuée à des centaines d'exemplaires partout dans la ville ; et la F.I.L. est née dans la foulée, au printemps 1999.

AL Qui étaient les autres cofondateurs ?

JPV Au départ, la F.I.L. n'avait de "fédération" que le nom ! Hormis le Triton et Mille-Pattes, il y avait une association de yoga, La Vague, créée pour l'occasion par mon épouse Anna et ma belle-sœur avec une amie, Dany Héricourt, et une autre spécialisée dans la musique contemporaine, Vénus, animée par Hugues Genevois mais plus ou moins en sommeil à l'époque. Mais la F.I.L. se voulait le point de départ d'une véritable activité associative aux Lilas, et très vite, la stratégie qui s'est

imposée a consisté à créer un journal, F.I.L. Info. L'objectif déclaré était de fournir des informations sur les associations lilasiennes, avec des dossiers de fond sur différents thèmes en rapport avec la ville... Avec bien sûr l'intention moins avouable de se payer la tête du maire ! Ce dernier nous a d'ailleurs servi la "une" du premier numéro sur un plateau en refusant à la F.I.L. l'accès du Forum municipal des associations. Il avait rebaptisé celui-ci pour l'occasion "Forum des activités" dans le seul but de nous en exclure, au motif que notre association n'avait aucune activité à proposer ! Du coup, nous avons fait la couverture du premier F.I.L. Info sur ce thème, en montrant Jean-Jack Salles dans le rôle d'un milicien interdisant aux "moutons noirs" l'entrée du forum. Et nous avons organisé un forum "off", en nous installant à l'extérieur du centre culturel. Pour éviter de nous en faire expulser manu militari, nous nous sommes assurés la présence de Claude Bartolone, alors ministre, et de divers élus, pour nous "couvrir", en quelque sorte. Tout s'est passé comme prévu : les exemplaires du F.I.L. Info se sont arrachés comme des petits pains, et son contenu a fait sourire pas mal de monde, y compris dans les rangs de la majorité municipale ! Notre pétition en faveur du Triton a recueilli un nombre invraisemblable de signatures ce jour-là. Il était clair que notre démarche commençait à susciter un réel engouement de la part des habitants des Lilas.

AL Quelle a été la réaction du maire à ce coup d'éclat ?

JPV Je vous laisse l'imaginer... Il était, comme on pouvait s'y attendre, furieux. Encore une fois, au lieu de nous traiter par le mépris il a commis une nouvelle et monumentale erreur. Pour notre part, nous n'avions jamais envisagé qu'il s'abaîsserait à riposter à notre petite feuille de chou. Or, il s'est fendu d'une réplique virulente dans son journal municipal. Il n'aurait pu trouver mieux pour augmenter encore notre crédibilité et nous faire connaître de ses administrés ! Du coup, le Triton n'a plus désempilé : nous y organisons tous les samedis matins des permanences de la F.I.L. où les gens se pressaient pour discuter de tout et de rien, élaborer des projets... Bref, la parole commençait à se libérer...

AL Trois mois plus tard, en décembre 1999, se tenait au Triton un événement fondateur : le concert "Douze heures pour le Triton"...

JPV Oui. Très gros succès !

Quelques mois plus tôt, j'avais fait la connaissance de Vincent Courtois. C'est le patron d'un bistrot des Lilas qui me l'avait présenté. Il déjeunait là en compagnie d'un autre musicien, Jean-Rémy Guédon. Nous avons sympathisé, ils sont venus tous les deux visiter le chantier, nous sommes allés les voir jouer sur scène... Et puis, effectivement, il y a eu ce concert, que nous voulions représentatif d'une ouverture à tous les styles de musique. Il y avait aussi bien du classique que du jazz, du rock, du blues ou des musiques du monde. Vincent s'est très vite rallié à ce projet, en a parlé autour de lui et a monté le plateau jazz. Les autres membres de l'équipe du Triton ont fait de même, par exemple Michel Robin qui a fait venir Pierre Bensusan avec qui il était ami. Il y avait aussi Angélique Ionatos, dont notre ancien complice au sein du groupe Vortex, Christian Boissel, est l'accompagnateur attitré... Bref, nous avons mobilisé tous les musiciens que nous connaissions !

AL Au vu de l'éclectisme de cette programmation, peut-on dire que le Triton cherchait encore sa voie en termes de ligne musicale ?

JPV Absolument ! Il n'y avait aucune orientation précise. Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que pendant toute cette période, nous avons clairement choisi notre lutte, laissant l'artistique de côté pour nous concentrer sur la bataille politique, avec comme seul objectif de chasser le maire, car notre existence même était conditionnée par cette perspective. Les quelques concerts que nous avons organisés servaient à alimenter les caisses de la F.I.L. : ils étaient, logiquement, plutôt festifs et fédérateurs. C'est bien après que s'est posé le problème du choix esthétique. Et quand, après deux ans de bataille, nous avons enfin pu commencer à programmer, nous n'avons pas avancé d'un iota sur le projet artistique.

AL Pour revenir une dernière fois à votre bras de fer avec le maire, comment avez-vous fini par obtenir l'autorisation d'ouvrir ?

JPV Nous avons déposé une troisième demande de permis, cette fois totalement conforme aux desiderata du maire. Or celui-ci n'a pas daigné y répondre dans le délai légal ! Théoriquement, nous pouvions considérer que le permis nous était accordé de manière tacite ; nous lui avons donc envoyé une lettre recommandée en ce sens. Nouvelle fin de non recevoir ! Il avait encore trouvé (du moins le pensait-il) une idée géniale pour nous mettre des bâtons dans les roues : il avait découvert que nos locaux se trouvaient à l'intérieur du périmètre de protection d'un bâtiment historique, en l'occurrence une fontaine gallo-romaine située sur la commune du Pré-St. Gervais... Il espérait sans doute gagner du temps en sollicitant l'arbitrage de l'architecte des Bâtiments de France, dont l'instruction peut durer des mois, voire des années. Heureusement, celui-ci a rejeté sa requête et c'est finalement la ministre de la Culture en personne, Catherine Trautmann, qui a tranché en notre faveur, en apportant au passage un soutien sans équivoque à notre projet.

AL Ce désaveu cinglant a-t-il enfin sonné la fin de vos ennuis ?

JPV Hélas, non ! Il nous a encore fallu demander l'intervention du préfet afin d'obliger le maire à convoquer la Commission communale de sécurité (pendant plusieurs mois, il avait obstinément refusé de le faire). Le jour où celle-ci s'est enfin présentée, fin octobre 2000, j'ai bu du petit lait : dans le contexte que je viens de décrire, voir l'adjoint au maire pénétrer dans les locaux du Triton avait quelque chose de jouissif ! Bien sûr, le chef des pompiers a estimé que le lieu était parfaitement aux normes. Quinze jours plus tard nous recevions enfin l'autorisation d'ouverture, via un courrier où Jean-Jack Salles ne pouvait s'empêcher de sous-entendre qu'il ne nous l'accordait que contraint et forcé. Le 25 novembre, le trio de John Greaves donnait le premier concert autorisé au Triton, suivi le 16 décembre par un grand concert d'ouverture réunissant Dominique Pifarély, John Greaves, Jean-Rémy Guédon, Gérard Marais, Didier Labbé, Pusse, Les Chevals et quelques autres.

AL Trois mois plus tard, Daniel Guiraud devenait maire des Lilas à la surprise générale...

Je crois que nous pouvons légitimement revendiquer une part de responsabilité dans cette victoire. La F.I.L. avait en effet fini par fédérer tous les opposants à Jean-Jack Salles, y compris certains dissidents de la majorité municipale. Parmi eux, François Costantini, un adjoint au maire dont j'avais eu la

surprise de recevoir pour le Nouvel An 2000 une carte de vœux où il concluait par une formule du style : « Bonne continuation à toutes vos activités associatives ». D'abord méfiant, pour ne pas dire un peu paranoïaque, pensant que c'était peut-être un sous-marin envoyé par le maire pour nous soutirer des informations, je l'ai rencontré. Il m'a semblé sincère; il faut dire qu'il avait de bonnes raisons de vouloir en découdre avec ce dernier — un contentieux d'ordre personnel. La preuve de sa bonne foi m'a été donnée quelques mois plus tard lorsqu'il a refusé de voter le budget municipal. Bien sûr, nous voyions plutôt d'un bon œil cette dissidence, qui ne pouvait que nuire au maire, et nous lui avons ouvert les pages du F.I.L. Info. Comme nous l'espérions, il a fini par constituer sa propre liste aux élections municipales.

Nous étions bien conscients que pour gagner, il fallait que trois conditions soient remplies : que la gauche se présente unie, qu'il y ait une liste dissidente à droite, et que l'extrême-gauche perde beaucoup de terrain. L'alliance entre P.S. et P.C. s'est réalisée surtout grâce à Daniel Guiraud, qui avait soutenu la F.I.L. dès le départ, et à Jeanine Lesou, conseillère municipale communiste qui officiait tous les samedis comme écrivaine publique à la F.I.L. Résultat : Jean-Jack Salles, qui était si sûr de l'emporter dès le premier tour qu'il avait commandé les petits fours, s'est retrouvé en ballottage... Et comme nous l'avions espéré, ayant recueilli plus de 10% des voix, François Costantini a pu se maintenir tandis qu'Arlette Laguiller a fait moins de 10% et a donc dû se désister. Résultat : une triangulaire, seule configuration où nous pouvions espérer l'emporter. Cela dit, c'était loin d'être gagné...

AL Il y avait, bien sûr, le risque d'une fusion des deux listes de droite...

JPV Tout le monde nous avait conseillé de nous méfier de Costantini. Seuls Daniel Guiraud et moi étions persuadés qu'il tiendrait parole. Et c'est ce qui s'est passé, malgré des pressions pourtant considérables qu'il a subies. Le lendemain du premier tour, Jean-Jack Salles a édité un tract où il s'en prenait au "traître" (Costantini), à "l'affairiste" (moi), et à "l'opportuniste" (Daniel Guiraud). Une nouvelle fois, il a adopté une stratégie complètement suicidaire, qui lui a coûté très cher au final. Car à l'issue du premier tour, il était, selon l'arithmétique des reports de voix, en situation de l'emporter. C'est alors qu'il a commis l'erreur qui allait signer sa mort politique.

Il avait en effet cru bon d'envoyer à tous les Lilasiens portant un nom à consonance juive un petit dépliant où on le voyait aux côtés du grand rabbin de Paris, bref, tentant de convaincre qu'il était l'ami des Juifs. Des amis qui avaient reçu ce courrier sont venus nous le montrer, et ça a fait tilt tout de suite. L'idée a germé de faire rédiger une lettre ouverte par un certain nombre de Juifs lilasiens, de gauche comme de droite, s'offusquant de cette "discrimination positive" qui prouvait l'existence d'un "fichier juif" aux Lilas. Cette lettre a été distribuée deux jours avant le second tour, et très vite la mayonnaise a pris : l'A.F.P. s'est saisie du dossier, la L.I.C.R.A. a déposé une plainte, Radio J en a parlé sur ses ondes... Et le samedi, France-Soir a consacré un tiers de page à l'affaire. Dans l'article, Jean-Jack Salles, sommé de se justifier, s'est défendu maladroitement et avec son arrogance coutumière. Les buralistes des Lilas ont été littéralement dévalisés, si bien qu'ils ont fini par vendre des photocopies de l'article ! Le lendemain, Salles a perdu les élections, en partie parce qu'un grand nombre d'électeurs juifs qui avaient voté pour lui au premier tour ont voté à gauche au second tour suite à ce scandale.

Le dimanche en fin de journée, je suis passé au quartier général du P.S., où l'on suivait le décompte des différents bureaux de vote, et petit à petit, il est devenu clair que nous allions gagner. Nous avons pris le pari, à la F.I.L., d'éditer de petits

prospectus illustrés par un dessin signé Michel Robin qui montrait Daniel Guiraud en Astérix, donnant un coup de poing à Jean-Jack Salles caricaturé en centurion romain, avec une bulle disant : "Venez fêter la victoire au Triton !" Au moment de l'annonce des résultats, nous étions à la Mairie, bondée ; nous avons jeté des prospectus partout autour de nous. Un monde fou est venu fêter l'élection au Triton, y compris la plupart des gens qui sont devenus la nouvelle majorité... Nous étions d'autant plus heureux et soulagés que les trois mois entre l'ouverture officielle du Triton et les élections avaient été épouvantables : toutes les affiches que nous collions dans la ville disparaissaient aussitôt comme par enchantement, et la police était devant notre porte à chaque concert, veillant à ce que tout soit bien plié à minuit pile...

A.L. En janvier 2001, le Triton commence à programmer régulièrement des concerts. Comment s'élabore votre politique en la matière ?

JPV Faute d'avoir le droit d'ouvrir au public, nous nous étions jusque-là focalisés sur le studio. En janvier 2000, l'Orchestre National de Jazz était venu essayer les plâtres, suivi par des gens comme les Chevals, Vincent Courtois bien sûr, Philippe Bussonnet avec son groupe de l'époque, les Ryth'Men, le saxophoniste Laurent Bardainne, et surtout le chanteur lilasien Pusse, dont l'album a été réalisé sur une période de près d'un an avec Hugues Genevois à la production. Et puis la salle a enfin pu ouvrir, et nous avons vraiment commencé à nous demander quelle allait être notre politique de programmation, ce qui avait été le cadet de nos soucis jusque-là. Nos projets étaient encore assez vagues. Nous avions en tête certains modèles, dont le plus évident était le club de Jacky Barbier à Bresse-sur-Grosne, en Bourgogne, où notre groupe Vortex avait effectué un séjour mémorable vingt ans auparavant. Bien sûr, contrairement à lui, nous n'étions pas en rase campagne, et le Triton est un lieu plus confortable et mieux pourvu techniquement, mais c'est un lieu qui nous a inspirés : la générosité dont Jacky avait su faire preuve à notre égard, sa capacité à nous mettre en condition afin que nous donnions le meilleur de nous-mêmes en tant que musiciens... autant de valeurs que nous essayons de perpétuer au Triton.

AL En matière musicale, aviez-vous dès le départ de nettes préférences ?

JPV Pas vraiment. Ce qu'il faut préciser, c'est qu'au début du Triton, j'avais tout à apprendre, ou plutôt à réapprendre. Je ne savais plus si mes oreilles fonctionnaient encore. J'avais déserté la musique pendant vingt ans, je n'étais plus au courant de ce qui se faisait, et je ne savais plus si les musiques que nous avons aimées rencontraient encore un écho. Tout ce dont j'étais sûr, c'est que j'avais envie qu'un maximum de styles différents cohabitent dans ce lieu, parce qu'il n'y a pas de musique world sans jazz, pas de chanson sans world, pas de jazz sans blues, et ainsi de suite... C'est une conviction très fortement ancrée en moi.

AL Au-delà des problématiques de programmation, le volet financier est, on s'en doute, le nerf de la guerre pour une salle de spectacles. Comment avez-vous abordé cette question ?

JPV J'ai toujours eu l'amour du troc, y compris dans les affaires dites "sérieuses", et notamment à l'époque de l'imprimerie. Nous avons d'ailleurs été parmi les pionniers de ce qu'on appelle "l'échange-marchandises." Ce que j'aime dans le troc,

c'est que l'on peut échanger des choses qui ne sont pas de même nature et qu'il n'est pas impératif de valoriser. En l'occurrence, pendant les dix-huit premiers mois d'activité du Triton, la plupart des concerts ont été organisés sur le principe suivant : en lieu et place d'une rémunération, les artistes repartaient avec un enregistrement de leur concert. Je le concède, cette manière de procéder est contestable — du reste elle a parfois été contestée. Bien sûr, je suis le premier à dire qu'il est préférable de payer un vrai cachet aux musiciens. Et qu'il est dommage de ne programmer que des musiciens ayant besoin de faire un enregistrement... Toujours est-il que c'est sur cette base économique que le Triton a pu démarrer ses activités, et que sans cela, rien n'aurait été possible. Heureusement, plusieurs artistes ont accepté de nous suivre dans ce pari, de jouer le jeu, et c'est ainsi que certaines familles musicales se sont implantées dans ce lieu. Mais si elles ont pu le faire, c'est parce qu'elles ont accepté de donner... Par la suite, comme c'était prévisible, certains ont voulu orienter la programmation vers leur style de prédilection, "clarifier" notre politique artistique, la rendre plus "cohérente", pour reprendre des termes souvent utilisés. Mais ce sont des concepts auxquels je n'ai jamais été très sensible. Les musiciens, eux, ne saisissent pas toujours le bien fondé d'une programmation très ouverte; en revanche, ils comprennent toujours le bien fondé d'une programmation dont ils font partie !

AL Comment avez-vous tranché ce débat ?

JPV En fait, nous avons très vite été confortés dans notre position de départ, à savoir que les questions que nous nous posions quant à la validité ou la survie des musiques que nous avons aimées et jouées ont trouvé une réponse positive. En effet, non seulement elles continuaient à exister, mais elles restaient importantes voire fondatrices dans un certain nombre de courants musicaux, qui étaient a priori ceux qui me semblaient les plus intéressants : jazz moderne, jazz contemporain, jazz amplifié... Certains des musiciens que nous accueillions au Triton, comme John Greaves ou Alain Blesing, venaient du rock progressif, Jean-Rémy Guédon avait organisé des hommages à King Crimson ou Soft Machine avec le collectif Polysons, Christian Vander était toujours actif avec et sans Magma et certaines de ses plus récentes recrues avaient leur propre projet, One Shot, lui aussi très intéressant... Bref, ces deux décennies passées en dehors du milieu musical ne nous avaient pas complètement isolés, que ce soit en termes de goût, d'oreille ou de crédibilité, ce qui nous autorisait, estimions-nous, à revendiquer des choix esthétiques personnels, et que nous souhaitions aussi pluriels que possible. Cela dit, ces choix se sont toujours appuyés sur une organisation démocratique, avec assemblées générales et conseils d'administration, et bien sûr un comité d'écoute, constitué de bénévoles qui se réunissent tous les mois pour examiner les nombreux dossiers envoyés par les artistes qui souhaitent être programmés...

AL Puisque nous évoquons l'équipe du Triton, le moment semble opportun pour présenter les personnes qui la constituent ou viennent occasionnellement la renforcer...

JPV Il me semble en effet très important d'en parler, car le Triton, c'est aussi et surtout une famille. En commençant, bien sûr, par mon frère Jacques. Depuis maintenant trente ans, nous formons tous les deux un binôme évident, d'abord avec le groupe Vortex puis dans nos autres aventures professionnelles. Nous sommes

très complémentaires : je pose les problèmes, et il imagine les solutions, techniques mais pas seulement. Ingénieur de formation, acousticien, informaticien, mathématicien, il sait tout faire à la perfection : dessiner les plans, faire les budgets, monter les dossiers... Mais sa plus belle contribution au Triton, la plus précieuse au final, c'est au niveau du son qu'elle se situe : si l'acoustique de la salle est ce qu'elle est, c'est grâce à lui, au savoir faire et à la passion qu'il a investis pour en faire un lieu où les musiciens se sentent bien et donnent le meilleur d'eux-mêmes. On en revient toujours là, à cette idée de don, d'échange.

Même chose pour ma femme Anna. Au Triton, c'est un peu la "patronne", la maîtresse de maison : c'est elle qui accueille les musiciens, les bichonne, veille sur leurs repas... Comme elle n'est pas du genre à se laisser impressionner, elle n'hésite pas à mettre les pieds dans le plat, à dire ce que personne d'autre n'ose dire et remettre les gens à leur place quand il le faut... Elle a une nature passionnée, impulsive, instinctive, très différente de la mienne, mais c'est précisément pour cela que son apport est précieux.

Du côté des jeunes, je pense immédiatement à Thibaut parce qu'il y a entre nous une longue histoire emblématique de ce que symbolise le Triton : il était déjà dans le public au concert d'inauguration de décembre 2000 ; à la fin, il est venu nous proposer ses services, bénévolement. Il faisait une école de son, avait soif d'apprendre et était prêt à investir son temps et son énergie dans ce projet. Pendant un an, il s'est donné sans compter et sans rien demander en retour. Cela lui a permis de découvrir des musiques, en plus de s'initier à l'aspect technique. Quand, début 2002, nous avons pu accéder au dispositif d'aide aux emplois-jeunes, il était logique qu'il devienne le premier salarié du Triton. Toujours souriant et positif, passionné, désireux de régler les problèmes, bref quelqu'un de précieux !

C'est aussi le cas d'Anahi, qui nous a rejoints à la même époque. Anahi, c'est la perle du Triton : intelligente, méthodique, efficace, totalement impliquée dans ce qu'elle fait, toujours à l'écoute des gens tout en sachant ne pas perdre son temps. Elle est la première interlocutrice de ceux qui nous appellent ou nous rendent visite, rédige les programmes, effectue la mise à jour du site Internet, organise les plannings... Je dirais qu'elle est devenue la colonne vertébrale du Triton au quotidien.

J'ai aussi envie de parler de Louis, même s'il nous a quittés l'été dernier pour se réorienter professionnellement. Là encore, c'est un jeune plein d'enthousiasme, titulaire d'une maîtrise en management culturel, qui nous a rejoints au départ pour s'occuper des contrats et qui a fini par se diversifier, avec toujours la même énergie positive. C'est quelqu'un qui aime suivre les projets du début à la fin. Avec lui, il faut que ça bouge !

Ce qu'il faut dire également, c'est que tous ces jeunes de l'équipe se sont vraiment impliqués dans la vie du lieu bien au-delà d'un simple "job" : non seulement en donnant sans compter leur temps et leur énergie, mais aussi en faisant partie du conseil d'administration, du comité d'écoute... Ce sont tout sauf de simples employés, ils sont en phase avec le caractère exceptionnel de l'aventure qui nous unit.

Je terminerai ce tour d'horizon par Romain, personnage plus discret mais qui n'en est pas moins très impliqué dans ce qu'il fait. Romain, c'est une sorte d'O.V.N.I., un génie créatif, un artiste... C'est lui qui s'occupe de tout ce qui a trait au graphisme, à l'image du Triton, au "design" des programmes, des affiches, du site Internet... Si les artistes et le public ne le connaissent pas, c'est paradoxalement l'un des membres de l'équipe les plus investis dans son travail.

Autour de ce noyau dur, qui fait vivre le lieu au jour le jour (et auquel il convient bien sûr d'ajouter Morgane, la "petite nouvelle" qui a remplacé Louis cet été), il y a ce que j'appellerais la famille élargie : un certain nombre de bénévoles qui viennent renforcer l'équipe en cas de besoin, pour le contrôle des billets, le bar, les lumières, etc. plus divers "compagnons de route", comme Bala ou Robin, cofondateurs du Triton mais moins présents actuellement, et puis des gens comme Vincent Courtois, dont l'apport a été crucial. Vincent est quelqu'un de très important pour le Triton. Au départ, il l'a investi comme artiste, mais au fil des ans il a beaucoup contribué à notre réflexion, par ses idées de programmation, son regard critique, en s'imposant — un peu malgré lui — comme une sorte de garde-fou artistique. Par la suite, d'autres artistes en provenance d'horizons musicaux très divers nous ont apporté leur soutien : je pense en particulier à Christian et Stella Vander, de Magma, ou à Marianne James, qui ont permis au Triton de trouver un écho au-delà des cercles du jazz. Ce sont des musiciens dont la confiance et la générosité nous sont très précieuses.

AL Après la phase initiale, le Triton a développé des partenariats avec divers acteurs institutionnels, et l'époque du "troc" semble en grande partie révolue...

JPV Cette évolution a été très progressive. D'un point de vue chronologique, notre premier interlocuteur institutionnel a été, naturellement, la ville des Lilas, dont la nouvelle équipe municipale, que nous avons soutenue, avait vocation à être notre partenaire. Or, ce partenariat n'a pas été simple à concrétiser dans la mesure où nous étions en procès ; et selon le principe de continuité du service public, l'arrivée d'une nouvelle majorité n'y changeait rien. Dès lors, nous avons le choix entre deux solutions : soit attendre, trois ou quatre ans peut-être, que la procédure suive son cours, soit tenter une négociation à l'amiable, qui se solderait par une transaction financière en faveur du Triton, en règlement du préjudice subi. Le choix de la seconde solution tenait a priori du bon sens, mais bon nombre d'élus — en particulier les communistes et les Verts — s'y sont opposés au motif, légitime au demeurant, qu'il pourrait y avoir soupçon de collusion entre le Triton et la majorité municipale. Bref, ils souhaitaient laisser le tribunal trancher. Cela nous mettait dans une situation délicate : la première année, aucune subvention municipale n'a été accordée au Triton alors que d'autres associations qui avaient eu un rôle de suiveurs dans notre combat associatif, ont reçu les leurs. Nous étions, on peut le comprendre, assez amers. Mais à force d'obstination, nous avons fini par trouver un terrain d'entente et à signer, au printemps 2002, une convention triennale avec la ville. Ces subventions ont permis d'obtenir ensuite d'autres aides, en particulier de la D.R.A.C., et d'évoluer peu à peu vers une professionnalisation du lieu, avec l'intégration d'emplois-jeunes et le versement de cachets aux musiciens grâce aux aides d'organismes comme la Spedidam, la Sacem ou le C.N.V. Depuis, nous avons accentué cette démarche. Une rencontre décisive de ce point de vue aura été celle d'Evelyne Bourgeois, du Fonds de Soutien, que j'avais rencontrée lors d'un cocktail de présentation du festival Banlieues Bleues... Elle avait entendu parler du Triton et voulait nous aider. Si je devais citer les deux personnes extérieures au Triton qui ont le plus aidé ce lieu à exister et à se développer, je citerais sans hésiter Vincent Courtois et Evelyne Bourgeois. C'est grâce à elle que les autres institutionnels sont venus au Triton. Tout cela à partir d'un geste de pure générosité de sa part.

Quand j'ai fait sa connaissance, je n'étais pas du tout au fait du système des subventions. Le Triton était encore en pleine époque "troc"... Elle m'a très vite fait

comprendre que nous ne devons pas espérer toucher la moindre subvention tant que nous ne verserions pas de véritables cachets aux artistes, et donc qu'il était indispensable d'accentuer l'évolution vers la professionnalisation. À la même époque, j'ai eu plusieurs entretiens avec François Boidron, du Conseil Général, dont il est ressorti qu'il n'existait pas de véritable système d'aide aux lieux de spectacle; pour obtenir l'équivalent il fallait proposer aux institutionnels des projets — résidences, festivals, etc. D'où l'idée d'élaborer des concepts qui collent aux dispositifs d'aide existants : pour citer quelques exemples, les "mardis découverte", la ZAM (seule résidence de "musiques actuelles" en Île-de-France pour l'année 2003), les Tritonales, les Enchanteuses...

AL L'objectif étant tout de même que les projets en question aient une réelle pertinence artistique...

JPV C'est en effet essentiel. Pour notre première expérience de festival, les Tritonales, l'envie était bien sûr de regrouper autour d'une thématique des musiques ayant un rapport entre elles. Il ne s'agissait donc pas seulement de trouver des financements : d'ailleurs, en 2003, les aides en question sont restées fort symboliques, avec à peine plus de 8000 euros entre la Sacem, la Spedidam, l'Onda... Le véritable succès de cette première édition a été la constatation suivante : l'idée de réunir sur une même période des représentants d'une même famille musicale avait manifestement du sens pour un certain nombre de gens. Non seulement il venait plus de monde que d'habitude, mais il y avait aussi une vraie dynamique de festival, avec un public plus militant, des spectateurs qui restaient discuter après les concerts, qui revenaient plusieurs soirs, parfois même de l'étranger... De ce point de vue, la première édition des Enchanteuses n'a pas engendré le même phénomène, peut-être parce que le fil conducteur de ce festival était plus conceptuel que musical... En revanche, le succès de la deuxième édition des Tritonales nous a convaincus que nous tenions un concept valable au-delà du stratagème de financement et de communication.

AL À propos de communication, comment améliorer la visibilité et la notoriété du Triton ? La situation géographique de la salle, en banlieue mais très proche de Paris, est-elle un atout ou un handicap ?

JPV Paradoxalement, je dirais que c'est un atout dans la mesure où les gens n'y viennent jamais par hasard. C'est donc un lieu où la qualité d'écoute du public est supérieure à la moyenne... En revanche, c'est plutôt un handicap du point de vue de la couverture médiatique. En effet, il n'existe pas, pour la banlieue, d'équivalent de la presse régionale en province. Quant aux journaux nationaux, ils nous perçoivent comme un lieu de banlieue. Autant de facteurs qui nuisent à notre visibilité. Pour ce qui est de promouvoir le Triton d'une manière générale, je dois reconnaître que, par fierté sans doute, je n'ai jamais vraiment cherché à courtiser la presse. Parce que ce n'est pas elle que le Triton cherche à intéresser en priorité, mais le public. Je préfère laisser les journalistes faire leur travail. De notre côté, nous nous assurons qu'ils sont régulièrement tenus informés de nos activités. En procédant ainsi, je suis sûr que s'ils finissent par s'intéresser à nous, ce ne sera pas parce qu'on les aura invités à dîner, mais parce que nos activités les intéressent vraiment. Ça me semble plus satisfaisant, même si c'est, bien sûr, plus long...

AL Pour conclure, et puisque tel était en somme l'objet de cet entretien, quel bilan peut-on tirer de ces quatre années d'existence du Triton ? Et comment se présente l'avenir ?

JPV Le bilan est évidemment nuancé, mais c'est tout de même une certaine fierté qui domine : nous estimons avoir réussi à créer un lieu où il se passe souvent des choses exceptionnelles sur le plan musical, parce que les musiciens s'y retrouvent dans des conditions émotionnelles propices pour se surpasser. Donc, le seul fait que le lieu existe et fonctionne, qu'il s'agisse de l'équipement ou de la programmation, réalise d'ores et déjà une part importante de notre objectif de départ.

Mais c'est loin d'être suffisant pour envisager l'avenir avec sérénité. Il faut rester conscient que l'aventure peut s'arrêter du jour au lendemain. Pour perdurer, un lieu comme le Triton doit être soutenu activement par tous ceux qui se reconnaissent dans ses valeurs et ses idéaux, c'est-à-dire trois catégories d'individus : les institutionnels chargés de la culture, les musiciens, et le public. Or, rien n'est acquis : c'est, là encore, un combat au quotidien...

Du côté des institutionnels, les enjeux sont simples. Le Triton est né d'un pari : nous nous sommes fixé les plus hautes exigences, artistiques et éthiques, souvent au mépris du réalisme économique le plus élémentaire, avec néanmoins l'espoir que les responsables ayant pour mission d'aider ce genre de projets seraient sensibles à notre démarche, qu'ils nous suivraient et nous soutiendraient. L'alternative était la suivante : soit nous pouvions maintenir notre ligne de qualité, soit nous mettions le doigt dans l'engrenage des compromis, comme certains nous y incitent en haut lieu... et finir, comme tant d'autres, par nous transformer en marchands de bière et de spectacles faciles, consensuels. En d'autres termes, perdre du sens et, fatalement, notre âme... C'est le gros point d'interrogation pour l'avenir.

Quant aux musiciens, comme je l'ai dit à plusieurs reprises au cours de cet entretien, nous avons toujours eu pour ambition de créer avec eux une relation qui aille au-delà du rapport classique salle/musicien ou patron/employeur. Or, une telle relation ne peut durer que s'il existe un respect mutuel et un vrai désir d'échange : quand les musiciens savent que nous apprécions ce qu'ils font et que nous avons de l'estime pour eux, ils ont forcément envie de nous restituer quelque chose, d'aller au-delà du minimum syndical. La réciproque est vraie : j'ai toujours pensé qu'on était plus compétent en faisant ce qu'on aime. L'énergie que l'équipe du Triton investit pour porter ce projet à bout de bras, faire vivre au quotidien cette utopie — car c'en est une, il ne faut pas l'oublier ! —, nous la puisons dans la satisfaction et le plaisir d'accueillir des artistes dont la musique nous fait vibrer.

Nous la puisons aussi, bien sûr, dans l'adhésion du public : la fierté de voir une salle bien remplie ou, mieux encore, les spectateurs qui viennent nous féliciter et nous remercier à la fin des concert, voilà ce qui nous donne envie de continuer et nous battre. Il va sans dire que l'adéquation entre une programmation exigeante et un bon niveau de fréquentation est loin d'être évidente à trouver, mais je reste convaincu que ce n'est pas un objectif totalement irréaliste. Comme l'a dit je ne sais plus quel comédien, « Ce n'est pas parce qu'il y a du monde à un spectacle qu'il est forcément mauvais ! ». J'aimerais lui donner raison. C'est ainsi que je conçois notre mission : offrir de bons spectacles où il y ait du monde. Cet objectif est encore loin d'être réalisé, et j'ignore s'il le sera un jour, mais en tout cas, c'est dans cette direction que nous regardons. À charge pour ceux qui aiment le Triton, en ont besoin ou s'y reconnaissent, de le soutenir, le protéger et le bichonner !